

SECHIN, Anne (2009) *Diapason*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 90 p. [ISBN: 978-2-923673-06-6]

Carol J. Harvey

Volume 23, numéro 1-2, 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1017273ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1017273ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Harvey, C. J. (2011). Compte rendu de [SECHIN, Anne (2009) *Diapason*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 90 p. [ISBN: 978-2-923673-06-6]]. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 23(1-2), 157–158. <https://doi.org/10.7202/1017273ar>

[...] Je te saisis
entre tes mots
ou presque (p. 40).

Saisir le sens «entre les mots»? Entre les lignes? Peut-être dans l'établissement d'un rapport «entre les mots et les choses», comme le disait Hermann Hesse, s'insurgeant contre le nihilisme: les mots qui nomment les choses et les choses nommées par les mots, ce rapport disparu, évanoui et dont la poésie de Melançon participe à reconsidérer – malgré la peur, malgré la perte – afin de se «rappeler les jours figurés par l'amour» (p. 15).

Paul BROCHU
Université de Saint-Boniface

SECHIN, Anne (2009) *Diapason*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 90 p. [ISBN: 978-2-923673-06-6]

Chaque chapitre de ce premier roman signé par Anne Sechin porte en sous-titre le prénom d'un personnage qui prend la parole. Qu'est-ce qui unit Alice, Georgia, Ian, Élise, Phil, Pauline, Ella et Sophie? Comment est-ce que ces voix narratives multiples arrivent à former un ensemble harmonieux, un *diapason*? Quel est le fil conducteur de ce roman?

Ce qui frappe dès le premier abord, c'est l'importance du voyage. Alice voyage de Halifax à Calgary, *Les fleurs du mal* de Baudelaire entre ses mains. Georgia, femme d'affaires, part à Ottawa avec son agenda et ses dossiers. Ian revient à Ottawa après un colloque à Vancouver; Ella, qui a assisté au même colloque, roule en taxi vers l'aéroport; un troisième congressiste, Phil, entreprend la dernière étape de son voyage de Vancouver dans le train, à destination de Churchill. Élise est venue de Winnipeg passer quelques jours à Montréal, alors que Pauline se promène dans les rues de Toronto. Et finalement, Sophie prend l'avion pour rendre une dernière visite à son fils, Ian. C'est un véritable chassé-croisé de voyages que l'auteure nous présente ici.

L'auteure sait évoquer avec réalisme les différentes villes du roman, avec leurs points de repère topographiques, géographiques et culturels. Vancouver avec «ses douces pluies, ses promenades le long de l'océan», ses montagnes à l'arrière-plan, et jusqu'aux noms des rues Robson ou Denman; le quartier

du Vieux-Port de Montréal, où les touristes se promènent en calèche; les rues «colorées, bigarrées et chatoyantes» d'un quartier ethnique de Toronto. Quant à Churchill, la beauté de la toundra et le ciel traversé par les couleurs irréelles de l'aurore boréale compensent largement la laideur de la ville. Prises ensemble, ces villes concourent à faire un portrait urbain du Canada, peint dans un style clair et limpide, d'une élégance exceptionnelle.

Aussi réussie que soit cette toile de fond, ce sont les personnages et les relations entre eux qui font le principal intérêt du roman. Or, dépaysés, déconnectés de leur vie quotidienne, ces personnages qui se connaissent ou se croisent, donnent libre cours à leur pensées et émotions. Ainsi apprenons-nous le déchirement intérieur de Phil, «pris entre deux femmes», l'amour maternel de Sophie, mourant d'un cancer, qui écrit une lettre d'adieu à son fils Ian, ou les tourments physiques et psychologiques de Georgia, qui veut projeter l'image de la femme d'affaires parfaite. Histoires d'amour, dilemmes d'aujourd'hui ou épisodes d'hier, angoisse de vivre et appréhension de mourir... l'espace-temps du voyage prédispose à rêver, incitant les narrateurs à réfléchir sur leur situation individuelle.

Ce qui est moins bien réussi, c'est la caractérisation de ces huit narrateurs par la voix. Georgia commence par donner l'impression d'une femme frénétique avec ses phrases saccadées, mais son monologue intérieur devient vite le même que celui de Sophie, qui respire la tendresse maternelle; après quelque temps, Ella, qui fait de la physique, s'exprime presque de la même manière que la peintre Pauline. Bien que les personnages et les situations diffèrent, les multiples voix se ressemblent souvent et se confondent par le style et le ton.

À cette exception près, Anne Sechin réussit bien son premier roman. Elle décrit des situations et évoque une gamme d'émotions qui nous touchent tous, auxquelles nous pouvons nous identifier. Avec ses personnages qui se penchent sur des dilemmes vécus par des milliers, elle nous convie à la découverte de soi-même et de l'autre. Bref, elle se met à notre diapason.

Carol J. HARVEY
University of Winnipeg